

Brive nouvelle génération

La douzième édition du festival du moyen métrage de Brive (14-19 avril), et première de sa nouvelle déléguée générale Elsa Charbit, aura surtout impressionné par sa diversité, attestant de la richesse créative déployée dans ce format, de la légèreté DIY du *Petit Lapin* d'Hubert Viel à la fantasmagorie baroque d'un Bertrand Mandico (*Notre-Dame des Hormones*). En matière de découvertes, le potentiel semblait limité car une majorité des films en compétition avaient été présentés dans d'autres festivals, tel le lauréat du Grand Prix, *Comme une grande* d'Héloïse Pelloquet, dont la charismatique actrice pré-adolescente avait déjà séduit les jurés angevins cet hiver. Le Grand Prix Europe, plus convaincant, récompense le documentaire expérimental *Motu maeva*, récit

à la première personne d'une «*aventurière du 20^e siècle*». Sa réalisatrice Maureen Fazendeiro évite l'effet de l'album photo poussiéreux et se libère de la chronologie en suivant une logique d'improvisation musicale, à l'écoute des variations de rythme et d'humeur. Elle construit un collage perméable au langage : un mot évocateur déclenche une digression visuelle, une surimpression suggère un lien de cause à effet. Et la discrétion concernant l'identité de la narratrice contribue à faire de cette inconnue, à la fois témoin de traditions d'un autre temps et grande rebelle, une intime.

Parmi les films français qui faisaient leurs débuts à Brive, on retiendra des performances d'acteurs : musclées pour Laurent Poitrenaux et Anne Benoît dans *Hors-Cadre* de Coco Tassel, trilogie

humaine sur le thème des ressources humaines, subtiles pour Thomas Blanchard et Laetitia Spigarelli dans le plus réussi *La terre penche* de Christelle Lheureux, observation attentive et rêveuse des premières heures d'une rencontre amoureuse. Mais c'est encore du documentaire qu'est venue la surprise, avec *Lupino* de François Farellacci, petite bombe drôle et cruelle, choix du jury jeunes. Une terminologie de l'explosion appropriée pour la nervosité débordante, la frustration, voire la rage plus explicite exprimées par les jeunes du quartier «*difficile*» de la banlieue de Bastia qui donne son titre au film. On comprend vite qu'ils font tout pour rester au-dehors, car ce qui les attend «*à l'intérieur*», c'est Patrick Sébastien et ses chansons abrutissantes. Le film est construit comme une expédition, introduisant le spectateur à ce petit monde en collant, non sans peine, aux baskets de trois garçons

qui sillonnent les allées de la cité. L'atmosphère joueuse ne manque pas de laisser filtrer un rapport de force permanent, les petits mâles cherchant à prouver leur domination sur cet environnement revêche mais aussi sur leurs comparses. Une étreinte amicale ressemble ainsi à s'y méprendre à une clé d'étranglement, le garçon handicapé est l'objet de vanes incessantes et les filles, proies sexuelles, se font discrètes. La faiblesse n'est pas tolérée et pourtant ce sont des moments de vulnérabilité, offerts involontairement, que l'on sort sonné, car ils frappent bien plus fort qu'une BO déclinant la sémantique de l'aliénation et de l'opportunité manquée. On est alors pris par surprise, comme ce garçon qui, après s'être offert à nous, dansant et vivant intensément chaque mot du *Envole-moi* de Goldman, se retrouve comme nu face à la caméra, qui ne peut que se détourner par pudeur.

Aurélie Godet